

## Marcel Spada : Enigme ou paradoxe ?

D'une certaine façon, Marcel Spada serait une énigme et un paradoxe, si cette énigme et ce paradoxe n'étaient pas en fin de compte une des caractéristiques de ce que l'on peut appeler « l'esprit français ». Expliquons-nous.

Les premières lignes que j'ai lues de lui, en 1975 me semble-t-il, furent celles du brillant et si pertinent essai qu'il venait de consacrer à Francis Ponge, dont la poésie « objectale » s'apparentait (non par le style, mais par le cas totalement inédit qu'elle faisait de l'univers concret et des objets qui le constituent) à celle de Follain, dont la récente découverte m'avait subjugué. Puis, peu de temps après, la lecture de son petit recueil de textes intitulé *Appointement d'un parc à la française*, suivi quelques années plus tard de celle d'une suite de réflexions sur la peinture (*Simulacres*) et d'un récit de tonalité baroque (*Les Princes du sang*) me plongèrent dans une grande perplexité. Non pas que ces trois ouvrages m'eussent alors déplu, bien au contraire ; mais ce qu'ils révélaient de leur auteur échappait totalement (si l'on excepte l'idée de « jardin à la française ») à la tonalité post-cartésienne et malherbienne que semblait dénoter sa si empathique lecture de celui dont *Le parti pris des choses*, mais aussi *Pour un Malherbe* avait fait l'apôtre de cette « objectalité », qui s'apparente à de l'*objectivité*, et qui semblait implicitement regrouper Ponge, Follain, Guillevic, voire le trop peu connu Jean Tortel, sans parler des tenants du Nouveau Roman (voire, par une espèce de malentendu portant sur le primat soudain accordé au lexique, de ceux de *Tel Quel*).

Ainsi, le si fin introducteur à la poésie la plus « française » qui soit, celle qui se réfère non pas au romantisme, au baroque, et moins encore au surréalisme, mais à Malherbe, à Scève, et aux penseurs rigoureux du XVIIe (précurseur et même inspirateur des « Lumières » du siècle suivant), penchait aussi du côté d'inattendus modèles : Breton (en rêve il est vrai...), Gustave Moreau, Klee, Duchamp (oui, même Duchamp !), Bellmer, Dali, Bacon ; sans parler du très inattendu Galaad, héros de la « Quête du Graal » !

Passé le premier mouvement de surprise, une évidence se fit jour : oui, cette tournure d'esprit « à la française » s'accommode à ravir de Chardin, de Friedrich et de Schiele ou d'Arcimboldo. Oui, cette « sensibilité » si galvaudée par nos poètes larmoyants de naguère disposait d'une acception purement « objective », celle qui se réfère à la pellicule photographique, dont la vertu consiste à disposer d'une *surface sensible*.

Jouant sur les mots, rien de plus facile que de s'y retrouver (et Ponge était passé maître dans cet art subtil). L'art de la photographie, qui repose sur l'usage fait d'une surface que sa « sensibilité » rend apte à capter les images en leur simple appareil, telles quelles, et à nous en émouvoir, cet art dit tout : point n'est besoin de dire que la vision ou le sentiment proposé est émouvant ; il suffit de le montrer ou de le nommer : il se chargera de lui-même de nous émouvoir.

Et tout s'éclaire si, après avoir parcouru les écrits de création pure de Marcel Spada, on revient à ces premières lignes de son essai sur Ponge. Car il y rappelle la définition que ce dernier donne de la « nature de l'artiste » : l'artiste, donc, est « *quelqu'un dont les intuitions dominent l'intellect, quelqu'un pour qui tout commence par une sensation, par une émotion.* »

Or quoi de plus étonnant, sous la plume de celui qui rejeta les trompeuses parures de l'effusion lyrique, du sentimentalisme, que ce recours stipulé, revendiqué, à la sensation et, encore plus inattendu, à l'émotion ?

N'y a-t-il pas du Bachelard dans d'aussi surprenantes dispositions mentales et d'aussi paradoxales affirmations, puisque ce « maître de sagesse » (ainsi qu'il définissait lui-même le philosophe), épistémologue, logicien, s'illustra non pas comme concepteur de

théories abstraites, mais comme commentateur gourmand des manifestations intimes dont l'*univers sensible*, celui de la matière, nous abreuve en nous assoiffant.

Tiens, tiens, quelle coïncidence : en ce même début de l'essai fameux sur Francis Ponge, qu'écrit-il, Spada ? Écoutons-le, lisons-le, explicitant d'emblée le « statut » du poète par ailleurs si hésitant lui-même à se reconnaître tel : « *un écrivain matérialiste, son inscription dans l'histoire des idées devient inévitable, même s'il n'est pas le premier qui se veuille ami de la sagesse et non philosophe.* »

Ainsi, tout comme Chardin, tout comme le Follain de « Tout instant », Ponge, « ami de la sagesse », voire « maître de sagesse », n'use pas du concept si cher au philosophe, mais s'empare de la matière même des mots, de la substance intime du langage ; une substance non pas inspirée des dieux, mais issue de la matière même dont tout, nous-mêmes compris, est constitué, est fait, est né.

Et la quête de Galaad cesse d'être celle du sang mystique ; elle devient celle de la substance du *Chaudron de Dagda* où les anciens Celtes croyaient qu'on trouverait l'élixir de renaissance perpétuelle : non plus au-delà abstrait, par conséquent, mais traversée *matérielle* de la substance du monde et, tel l'initié ayant traversé la chambre d'Osiris, on retrouve cette étrange chose : la vie.

Rien n'est moins métaphysique que la démarche de Ponge, que celle de Chardin, que celle de Bachelard : pourtant, à cent lieues de toute religiosité, c'est bien de la *sainte matière*, de la substance vitale, faite de chimie prise en main par la physique, qu'il est question.

Et Spada (dont Ponge s'amuserait à jouer avec le nom, celui de l'épée, et pourquoi pas d'Excalibur ?) effectue ce parcours sinueux, celui des cours d'eaux non canalisés, qui ne savent se tenir à un tracé, au suivi d'une pente toute tracée.

Car le réel a ses parts d'ombre et ses émanations nébuleuses ; le paysage linéaire, qu'il soit géophysique ou mental, se trouve à chaque instant submergé, troublé, par ces brumes climatiques qui viennent brouiller les formes, rendant aléatoires les certitudes les mieux consolidées. Et le jardin à la française, soudain *désappointé*, ne devient

pas vraiment anglais (il y a trop d'artifice dans ce faux naturel du parc anglais) mais plutôt chinois, de l'époque des Tang : flou parcouru de lignes de force et de contours qui font virer l'objet poli, ou le cageot, la pomme de terre, aux fluctuations hasardeuses d'un Valois nervalien.

Le *parti pris des choses* vacille, les lignes se brisent, les formes se dissolvent, la réalité se découd et se dénoue et, chevelure au vent, s'en va au gré du courant vers d'improbables Mélusines, d'irréelles Dames du Lac, des créatures d'un autre monde. Alors Spada tient bon ; la main du guide sûr se tend vers lui ; mais l'autre côté de la réalité insiste. Et le paradoxe est tout là ; non pas contradictoire, non pas antinomique, mais semblable à cette tête de Janus, dont le visage double assume les deux versants de l'homme, ce bloc de matière travaillé de l'intérieur par des forces dissolvantes, avides d'incessante métamorphose.

Alors, Marcel Spada, qui fut et qui reste si puissamment lecteur, se refuse à trancher, à répudier, à renoncer. Fidèle au laser sémantique du fou de dictionnaire que fut Ponge, il laisse d'autre part le champ libre, et le libre chant, à l'autre monde, celui dont la matière est encore fluctuante, mobile, en voie de transformation perpétuelle. Tel Char, sentencieux héraclitéen mais avant tout poète romantique des *Matinaux* et de *Fureur et mystère* ; tel La Fontaine, imbibé de rationalité cartésienne, mais se livrant aux fantasmagorie d'un univers fantastique, ou à l'inverse semblable à Breton qui théorise à propos de la surréalité et qui écrit une langue de pure rigueur classique, il assume la contradiction interne dont tout être à la fois conscient et libre est saisi, est travaillé.

C'est ainsi que cet admirable commentateur et « révélateur » de Francis Ponge, il n'en fut nullement un épigone (d'autres que lui, qui furent de moindres « connaisseurs » de la mécanique pongienne, s'y brûlèrent les ailes).

Lecteur émérite de Ponge, il est écrivain de Spada. Avec, comme fil conducteur dans la trame de cette cohérente ambivalence, le soin, le souci, l'élégance, l'exigence de l'écriture. Le non sens apparent, le paradoxe, la contradiction devient ainsi du double sens... à la française.

Gil JOUANNARD